



Discours de présentation de Martine Audet à l'Académie des lettres du Québec

9 novembre 2015, Atrium de l'Édifice Gaston-Miron

Denise Desautels

D'abord vous dire, chère Martine Audet, que c'est un grand bonheur pour moi de vous présenter aujourd'hui – et d'avoir ainsi l'occasion de vous vouvoyer, de nouveau, à mon tour. Comme il y a une bonne quinzaine d'années... C'était en 2000, me semble-t-il, et vous étiez là, discrètement présente dans notre paysage littéraire et pourtant déjà reconnue, ayant déjà reçu le prix Alphonse-Piché 1993 et fait paraître aux Éditions du Noroît *Les murs clairs et Doublures*, deux premiers livres d'une singularité et d'une force – rares chez un jeune poète – que la critique a unanimement soulignées à l'époque.

Depuis, vous qui avez longtemps été, et je vous cite, « du côté du silence, du mutisme, de l'incertitude quant à [votre] droit d'exister », la parole est passée en vous, « la parole s'est fait poème » et vous lie désormais à lui. Ainsi – et permettez-moi ici ce résumé de votre engagement – depuis 2000 avez-vous publié, dans l'urgence presque, plus d'une douzaine d'ouvrages de poésie et des livres jeunesse – et comme vous êtes également artiste visuelle –, souvent accompagnés de vos propres œuvres; vous avez collaboré à des livres d'artiste, et plusieurs de vos recueils ont été traduits en plusieurs langues. Vous avez reçu, en 2000, le prix *Estuaire* des Terrasses Saint-Sulpice, en 2001, le prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec et, en 2008, un prix de poésie de RadioCanada... en plus d'avoir été finaliste – peut-être que c'est un record – à une vingtaine de reprises, dont quatre fois – cette année encore – au prix de poésie du Gouverneur général du Canada et au Grand prix Québecor du Festival international de la poésie de Trois-Rivières. Votre engagement est profond dans ce milieu littéraire où vous êtes à la fois admirée comme écrivaine et aimée – le mot est juste – comme personne, et l'exigence de votre pensée et de votre parole, et votre manière d'être là accueillante, mais toujours discrète, légèrement décalée... on dirait, nous sont essentielles. Vous avez fait partie du comité de rédaction de la revue *Estuaire* et dirigé la collection « L'appel des mots » aux Éditions de l'Hexagone. Et le grand retentissement qu'ont eu tous vos livres vous a amené à participer à de nombreux événements littéraires d'envergure au Québec, bien sûr, mais également dans le monde.

La parole s'est faite à ce point poème en vous et vous lie à ce point à lui que l'idée vous est venue, il y a déjà près de trois ans, de créer à la librairie Le Port de tête, avec Saskia Deluy, un événement public de partage inédit rassemblant trois voix poétiques, événement précieux dont le titre même, Deux poètes et un absent, vous ressemble... du moins porte-t-il haut votre désir de faire « circuler les mondes », d'offrir, comme s'il s'agissait d'une dédicace, un espace de partage, de tendre la main, de faire en sorte que soit possible, et je vous cite, « le récit des voix / enjambant l'abîme ».

Ici, je prends une ample respiration, hésitant à poursuivre de cette manière trop... officielle le texte de votre présentation. Je ne peux m'empêcher de repenser aux derniers courriels que nous avons échangés, à celui, entre autres, dans lequel vous me disiez, et je me permets de vous citer... tout bas, « j'espère que je ne vous ferai pas trop honte avec mon drôle de discours ». Comment vous dire, Martine, que c'est celui-là que nous attendons? Un « drôle de discours », avec de denses bouffées de silence, d'éblouissantes constellations d'objets et de mots mobiles – rose en tout premier lieu, puis *os, œil, arbre, air, fleuve, forêt, main, pain, cendre, cœur, vent, amour, ténèbres* –, « Et ce léger / Mourir »; avec des questions comme d'ardents appels, des constats douloureux, du dépaysement, du vertige, de la résistance, du doute, un vers de Paul Celan, de Fernando Pessoa ou de Nicole Brossard, et peut-être même – si ça se trouve – un rêve... comme vous nous en offrez souvent, un rêve qui aura surgi d'on ne sait où, tant de la nuit que de la langue, et qui permettra à votre voix, à son grain si particulier – qui semble chaque fois venir de si loin – de nous atteindre.

Un « drôle de discours », comme vous nous donnez à lire de drôles de livres troublants, tout à la fois énigmatiques et lumineux, qu'on ne peut s'empêcher de relire, dont on n'arrive jamais à se déprendre complètement. Comme si étrangement on tombait chaque fois amoureux/amoureuse tant de nos « petites existences » elles-mêmes que de l'espèce humaine et de sa douleur dont il y est toujours question, mais chaque fois tout cela traduit autrement, avec la même nécessité, la même concision, mais autrement, parce que chaque fois, et je vous cite, « la table vive des mots / irradie », et que, je vous cite encore, « Un jour trop clair / Ne retient pas la vie ». Comme si vos livres étaient de petites maisons posées dans la nuit, qui nous aimantait, délicatement bougeaient, nous emportant avec elles, loin de ce qui va de soi, car « Une vérité court à sa perte », car « les mots en savent plus que nous », écrivez-vous dans *Mélancolies*. Comme si vos livres étaient des maisons-oiseaux, maisons-étoiles qui allumaient le ciel ou l'éteignaient momentanément, chargées de fragilité et d'inconsolable, mais grandes ouvertes, vigilantes, prêtes à tout affronter, à tout architecturer, à tout interroger, à tout accueillir... la mort même, « l'absence de la mort [écrivez-vous encore dans *Mélancolies*] / marque un moment d'absence / quelque part en nous-mêmes ». Drôles de livres donc dans lesquels vous incarnez, comme l'écrit le poète

Marc André Brouillette dans son texte « La rose des voix », « un souffle unique et profondément engagé dans le travail des mots, capable de transformer les fragilités individuelles en paroles fulgurantes ». « La rose des voix » ... Un titre à votre image. Qui vous lie intensément à *La rose de personne*.

Ici, j'ai encore envie de vous céder la parole, avec quelques lignes extraites d'un drôle d'entretien intitulé « La rigueur du langage », à votre image encore, que vous avez accordé à Catherine Mavrikakis, et qui est paru le printemps dernier – comme le texte de Marc André Brouillette d'ailleurs – dans le numéro de la revue *Lettres québécoises* où l'on vous rendait un hommage... attendu :

Il me semble, dites-vous là, que je n'entre jamais tout à fait dans l'existence, sinon depuis la honte ou comme sous terreur, irrémédiablement condamnée. Je me tiens donc du côté de l'écoute, aux limites du silence. Parfois je pose des questions, plus rarement je réponds. Mes réponses sont souvent des questions. Le mouvement du poème est, en partie, là.

Dans un réel à l'opacité dangereuse, obscur et bruyant, où on semble trop souvent avoir oublié la pensée, son mouvement et le silence surtout qu'il réclame de nous, un réel hanté à la fois par tant d'immobilité et tant de désespéré, vos réponses sous forme de dépaysantes interrogations sur le monde – celui qui vous habite autant que celui qui tourne autour de vous, de nous – nous ébranlent. Au tout début de *Les manivelles*, sorte de grand livre de questions – mais sans doute tous vos livres le sont – on lit ceci :

*Ici les ciels
si denses pour une nuit sans pareille, si avides
contre un mur pourri d'oiseaux, n'avançaient presque plus.*

Ne restait-il que l'expérience cruelle d'un corps qui en pousse un autre?

N'avions-nous que cette vie pour mourir?

Comme chaque fois on est déplacé, plus rien n'a d'évidence ni de certitude. C'est éblouissant d'inconfort. Le poète Denis Roche n'a-t-il pas écrit quelque part que « L'originalité de la poésie » était précisément « de rendre le lecteur aussi inconfortable que

possible »? Et n'est-ce pas de ce même bel inconfort que parle Nicole Brossard quand elle se « risque », je la cite, « en langue d'espèce déliée »? Sans doute est-ce ce que nous entendons puissamment aussi quand nous lisons l'exergue de Georges Didi-Huberman que vous avez choisi de placer au début de la dernière partie de votre grand petit livre paru l'année dernière, *Tête première / dos contre dos*, « Si toute survie cherche une forme efficace où se lover, toute survivance doit construire d'autres genres de formes pour la transmission et la pensée de cette expérience. »

Comment achever ce texte sans céder à mon désir d'y installer trois ou quatre autres de vos questions – comme celles-ci par exemple : « *Que ferais-je du jour?* », ou « Où, aveugle, portais-tu la lumière? », ou « est-ce le mouvement qui nous pense », ou encore « Que veut dire la bonté? », ou enfin « sommes-nous de toutes les morts » – puisque dès le départ je rêvais d'une drôle de présentation, je rêvais d'avoir l'audace de laisser tout l'espace... à votre écriture, à son extrême dépouillement autant qu'à ce qui en elle veille, et intensément vibre et fait vibrer; à ce poème que vous poursuivez de livre en livre depuis près de 25 ans, et qui, dans la dernière partie de votre plus récent ouvrage, s'adresse à lui-même, on dirait : « observe-forme-quitte-arrête-creuse-danse-pardonne- /// voilà / en pâture / ce qui étonne / ce que chacun pointe / dans le silence du cœur / vers quoi vas-tu / poème? »

Au nom de tous les membres de l'Académie, je vous remercie, chère Martine, d'avoir accepté notre invitation, accepté de *venir* vers nous et de nous offrir ainsi, le même jour que Rodney Saint-Éloi – que je salue et remercie également au passage –, une magnifique chance de renouvellement des forces vives de notre institution. Nous sommes, en effet, honorés et émus de vous accueillir parmi nous. Et, comme vous en exprimiez le désir au cours de l'entretien précédemment cité, en réponse à la question de la reconnaissance, nous souhaitons ardemment, chère Martine, que votre entrée à l'Académie des lettres du Québec en soit une qui « élargisse le regard sur la poésie ».

Denise Desautels